

fournée, aucun chausson de feutre n'était rangé au bas du râtelier des pelisses, Zichy avait fait défendre sa porte pour que nous pussions causer librement.

Nous traversâmes d'abord un salon assez vaste, dont un superbe trophée d'équipages de chasse occupait l'une des parois. C'étaient des fusils, des carabines, des couteaux, des carnassières, des poires à poudre, suspendus à des massacres de cerf et groupés avec des peaux de lynx, de loup, de renard, victimes ou modèles de Zichy. On aurait pu se croire chez un grand veneur ou tout au moins chez un sportman, si un tableau très-chargé d'ombres à la Rembrandt et représentant un prophète dans sa caverne, si une épreuve de l'*Hémicycle* de Paul Delaroche, gravé par Henriquel Dupont, et de la *Smala* d'Horace Vernet, à la manière noire, n'eussent attesté, avec quelques cadres vides attendant une toile, que l'on était bien chez un artiste.

Des vases contenant des plantes de serre chaude à larges feuilles étaient rangés contre la fenêtre, sans doute pour maintenir la tradition du vert, couleur qui disparaît en Russie huit mois chaque année, et qu'un peintre, plus que tout autre, a besoin de conserver.

Au milieu de la pièce s'arrondissait la grande table de travail du vendredi.

Une seconde pièce, beaucoup plus petite, succédait à celle-ci. Un double divan en garnissait deux faces, et se repliait en angle émoussé vers le fond de la chambre, contre une de ces élégantes cloisons à jour semblables à des grilles de chœur ou de parloir, chefs-d'œuvre de la menuiserie nationale, où le bois, comme le fer forgé, se plie aux rinceaux, aux volutes, aux treillis, aux colonnettes, aux trèfles, aux arabesques et aux caprices de toutes sortes; des lierres et d'autres plantes grimpantes, dont le pied est caché dans des jardinières, suspendent leurs feuillages naturels aux feuillages sculptés, et produisent l'effet le plus charmant du monde.

Avec ces jolies cloisons, frappées à l'emporte-pièce comme des truelles à poisson ou des papiers-dentelles, on s'isole à demi au milieu ou dans le coin d'un salon; on se compose une chambre à coucher, un cabinet, un boudoir, un *retrait*, comme disaient les gothiques; on s'enferme sans être au secret, et l'on se baigne dans l'atmosphère générale de l'appartement.

Sur les consoles, formées par les saillies de l'ornementation, posaient les deux sveltes sta-

tuettes de Pollet, l'*Étoile du matin* et la *Nuit*, moulées en stéarine, et, à travers les barreaux, on apercevait des costumes caractéristiques de Tcherghesses, de Lesghines, de Circassiens, de Cosaques des frontières caucasiques, accrochés à la muraille, qui composaient dans l'ombre, par leurs couleurs variées, un fond riche et chaud, sur lequel se détachaient en clair les fines découpures de la cloison.

Aux parois latérales, nous remarquâmes, d'un côté, la *Défaite des Huns* et la *Destruction de Jérusalem*, magnifiques gravures allemandes, d'après les fresques de Kaulbach, dans l'escalier du Musée, à Berlin, placées au-dessus d'une rangée de médaillons au pastel, portraits des vendrediens, dessinés par Zichy, et de l'autre côté, l'*Assassinat du duc de Guise*, de Paul Delaroche, quelques bouts d'étude, quelques plâtres ou autres bibelots.

Dans la pièce du fond, où Zichy nous reçut, notre œil fut d'abord attiré par une armure d'enfant du seizième siècle, debout sur la cheminée, à l'endroit que les Philistins décorent d'une pendule. La glace était remplacée avec avantage dans le même goût; une panoplie cosmopolite en tenait lieu : il y avait là des masses d'armes, des épées de Tolède, des lames bleues de Damas, des

flissahs de Kabylie, des yatagans, des kriss, des dagues, des fusils à long canon niellé, à crosse incrustée de turquoises et de coraux. Un second trophée composé de carquois, d'arcs, de tromblons, de pistolets, de casques géorgiens à gorgers de mailles, de narghilés en acier du Khorassan, de fourchettes d'appui persanes, de zagaias africaines, et de ces mille objets qu'une curiosité pittoresque rassemble, couvrait toute une paroi de la chambre. — Zichy est un habitué du Schoukin-dvor de Saint-Pétersbourg et de Moscou; à Constantinople, il ne quitterait pas le bazar des armures; il en a la passion, il en cherche, il en achète, il en troque, il en échange contre des croquis; on lui en donne, et pour peu qu'il se déterre un outil de destruction barbare, féroce et singulier, il finit par arriver chez lui. En montrant tout ce bric-à-brac, Zichy peut dire comme Rembrandt : « Voilà mes antiques. »

L'autre face en retour d'équerre est occupée par une bibliothèque polyglotte, qui témoigne du goût et de la science de l'artiste, qui lit dans l'original les chefs-d'œuvre de presque toutes les littératures d'Europe. Les deux autres faces sont percées de croisées, car la pièce forme l'angle de la maison, et ne contiennent dans les entre-deux

des fenêtres que de menus objets inutiles à décrire.

Mais, direz-vous, ennuyé peut-être de cette description un peu longue, vous nous aviez promis de nous mener à l'atelier de Zichy, et jusqu'à présent vous n'avez inventorié que trois pièces meublées plus ou moins pittoresquement. Ce n'est pas faute de bon vouloir, mais Zichy n'a pas d'atelier, ni lui, ni aucun artiste de Saint-Pétersbourg. Le cas de peinture n'a pas été prévu dans cette ville, qui est pourtant l'Athènes du Nord; les propriétaires n'y ont pas songé; aussi l'art se loge-t-il comme il peut, et cherche-t-il, souvent en vain, dans un appartement bourgeois, la place d'un chevalet et un angle de jour favorable; ce ne sont pourtant ni les terrains ni les moyens de construction qui manquent.

Zichy travaillait à un pupitre sur le coin d'une table, près d'une fenêtre, profitant en toute hâte d'un reste de jour blafard. Il achevait un grand dessin à l'encre de Chine, destiné à la gravure. C'était un Werther au moment suprême du suicide. Le vertueux amant de Charlotte, ayant condamné son amour comme impossible et coupable, se préparait à exécuter la sentence portée par lui contre lui-même. Sur la table couverte d'un tapis,

sorte de tribunal devant lequel s'était assis, pour délibérer sa propre cause, Werther, juge de Werther, brûlait une lampe à demi épuisée, témoin du débat nocturne. L'artiste avait représenté Werther debout, comme un magistrat rendant un verdict, et tandis que ses lèvres se refermaient, abaissant leurs coins, après l'arrêt prononcé, sa main délicate, comme celle d'un rêveur et d'un oisif, cherchait à tâtons parmi les papiers la crosse du pistolet.

La tête, éclairée en dessous par la lueur de la lampe, avait la dédaigneuse sérénité d'expression d'un homme sûr d'échapper désormais aux douleurs morales, regardant déjà la vie de l'autre côté. On sait combien la poudre, les cheveux crépés et les modes de 1789 prêtent peu à l'expression tragique. Cependant Zichy a trouvé moyen de faire de Werther, en dépit des vignettes du temps et du célèbre frac bleu, une création idéale, poétique et pleine de style. L'effet a une vigueur digne de Rembrandt; la lumière venant d'en bas frappe les objets d'ombres et de clairs inattendus, modelant tout avec une magie fantastiquement réelle; derrière l'amant de Charlotte s'élève jusqu'au plafond une ombre portée pareille à un fantôme. Le spectre semble se tenir

là tout prêt à remplacer l'homme qui va disparaître. On imaginerait difficilement la puissance de couleur obtenue dans ce dessin avec l'encre de Chine, ordinairement si froide.

Comme nous l'avons dit, Zichy est une nature multiple : vous croyez le connaître, vous lui assignez un rang, une manière, un genre; tout à coup il vous met sous les yeux une œuvre nouvelle qui vous déroute, et rend votre appréciation incomplète. Qui se serait attendu, après le Werther, aux trois grandes aquarelles de nature morte, représentant le renard, le loup et le lynx, dont les peaux pendaient dans son salon, et qu'il avait tués lui-même? Ni Barye, ni Jadin, ni Delacroix ne feraient mieux. Ce talent seul suffirait à Paris pour illustrer son homme, et c'est un des moindres de Zichy; c'est une vérité de ton, une science d'attache, une liberté de touche, un bonheur de rendu, une compréhension de chaque nature, dont on n'a pas idée. Chaque bête a gardé dans la mort son caractère. Le renard, l'œil demi-cligné, le museau plus effilé que de coutume, plissant quelques rides fines aux coins de sa gueule, semble méditer quelque ruse suprême qui n'a pas réussi. Le loup découvre ses gencives et ses crocs, comme s'il cherchait bestialement à

mordre la balle qui l'a traversé. Le lynx est sublime de férocité, de révolte et de rage impuissantes : son rictus convulsé se retrouse avec une grimace affreuse jusqu'aux orbites où se vitrent les prunelles, formant des sillons peaussus comme ceux que creuse le rire sardonique; on eût dit un héros sauvage tué en trahison par un blanc, au moyen d'une arme qu'il ne connaît pas, et lui jetant son mépris dans une dernière convulsion.

Chacune de ces aquarelles n'avait demandé qu'un jour de travail. La putréfaction rapide des modèles exigeait de Zichy cette célérité, qui d'ailleurs ne lui fait rien sacrifier ni lâcher. Son œil est si sûr, sa main si certaine, que tout coup porte.

Après cela, si vous aviez l'idée de classer Zichy comme peintre d'animaux, vous vous tromperiez étrangement; il est bien tout autant un peintre d'histoire : examinez plutôt ces magnifiques compositions à la plume, représentant d'anciennes batailles moscovites et l'établissement du christianisme en Russie, œuvres de sa jeunesse, où l'on sent encore l'influence allemande de son maître Waldmuller. On vous dirait que ces dessins d'un si beau style, d'une tournure si héroïque, d'une invention si abondante, sont de

Kaulbach, que cela ne vous étonnerait pas. Nous doutons même que Kaulbach eût mis dans l'ajustement des guerriers tartares cette barbarie féroce et curieuse, car ici le manque de documents historiques laissait toute latitude à la fantaisie du peintre. Ces dessins très-faits, très-arrêtés, n'auraient besoin que d'être grandis au carreau pour devenir d'excellents cartons, et s'étaler en fresques sur les murailles de quelque palais ou monument public.

Que diriez-vous si à ces compositions sévères qui, exposées à la vitrine de Goupil, gravées comme les Cornélius, les Overbech, paraîtraient venir de la grave école de Dusseldorf, succédait une fantaisie légère, un rêve d'amour impossible, s'envolant dans le bleu, emporté par une chimère aux cheveux noirs bouclés, d'un crayon aussi délicat, aussi aérien que celui de Vidal? Un nuage rose, modelé sur l'azur par le souffle des caprices libertins? Bon! vous écrieriez-vous, notre jeune artiste en un Watteau moderne, un Boucher avec des élégances anglaises, et des grâces du livre *of beauties*; le burin des Bobinson et des Finden le réclame. Ce serait certes là un jugement téméraire, car Zichy vous tirerait aussitôt de son carton, en riant de ce frais rire enfantin qui lui est

particulier, une sombre sépia improvisée un soir sous la lampe, et qui égale en vigueur sinistre les maîtres les plus violents et les plus dramatiques.

La scène se passe dans un cimetière; il fait nuit. Une faible lueur lunaire perce à travers des bancs de nuages gros de pluie. Les croix de bois noir, les monuments funèbres, les colonnes tronquées ou surmontées d'une urne que voile un crêpe, les génies de la mort éteignant sous le pied la torche de la vie, toutes les variétés lugubres de l'architecture sépulcrale découpent leurs sombres silhouettes sur l'horizon plein de terreurs mystérieuses.

Au premier plan, parmi des terres rejetées, vibrent deux pioches plantées dans la glaise. Un trio monstrueux s'occupe à une œuvre sans nom, comme les sorcières de Macbeth. Des voleurs de tombeaux, hyènes à face d'homme, qui fouillent les sépultures pour dérober à la mort ses derniers joyaux, l'anneau d'or de la femme, le hochet d'argent de l'enfant, le médaillon de l'amant ou de l'amante, le reliquaire du fidèle, ont déterré un riche cercueil, dont le couvercle de velours noir à galons d'argent laisse voir en s'ouvrant une jeune femme, la tête posée sur un oreiller de dentelle. Le linceul écarté la montre le menton pen-

ché sur la poitrine, dans une de ces méditations d'éternité qui distraient les loisirs de la bière, un bras replié sur son cœur arrêté à jamais, et que le ver mine déjà sourdement. Un des voleurs, masque bestial, figure de bagne, coiffé d'une immonde casquette, tient un bout de chandelle qu'il abrite de sa main contre le vent nocturne. La lumière tremblotante tombe livide et blafarde sur la pâleur de la morte. Un autre bandit, à moitié enfoui dans la fosse, et dont les traits féroces produisent l'effet d'une hure parmi des groins, soulève dans ses pattes la main fluette et blanche comme de la cire que le cadavre lui abandonne dans son indifférence spectrale. Il arrache de l'annulaire séparé des autres doigts, et qui peut-être va se briser sous ce tiraillement sacrilège, une bague précieuse, la bague nuptiale, sans doute ! Un troisième gredin, en vedette sur la bosse d'une fosse récente, écoute, en se faisant un cornet acoustique de son bonnet, l'aboiement lointain de quelque chien inquiet des manœuvres de la bande ou le pas à peine saisissable d'un gardien faisant sa tournée sur le chemin de ronde. La plus ignoble peur crisper sa face noire d'ombres, et son pantalon aux plis crapuleux, moite de rosée, alourdi par la terre grasse des cimetières, trahit

des membres et des articulations de singe. On ne saurait pousser plus loin l'horreur romantique. Ce dessin que nous vantons, tout Paris le verra ; il est à nous : Zichy nous en a fait hommage, c'est son chef-d'œuvre et un chef-d'œuvre. Quand on le contemple, on pense au *Lazare* de Rembrandt, au *Suicidé* de Decamps, à l'*Hamlet avec les fossoyeurs* d'Eugène Delacroix, et ces terribles souvenirs ne lui nuisent en rien. Quelle magie de lumière et de clair-obscur, quelle puissance d'effet obtenues par des moyens si simples ! Sur le devant un peu de sépia rousse, au fond quelques teintes d'encre de Chine. La plus riche palette ne donnerait pas des résultats si prestigieux.

A cette scène effrayante, qu'on prendrait au premier aspect pour un repas de goules, l'artiste oppose une *Bacchante surprise par un satyre*, d'un style si pur, si antique, que vous vous demandez de quelle intaille, de quel camée, de quelle fresque de Pompéi, de quel vase grec des Studij est tiré ce beau groupe.

De l'antiquité nous redescendons en plein moyen âge avec la composition des *Juifs martyrs*. Dans ce dessin, d'une grande importance, Zichy a résumé d'une manière aussi pittoresque que profonde la double persécution politique et reli-

gieuse qui, sous prétexte de venger la mort d'un Dieu, s'acharnait contre le malheureux peuple d'Israël.

Au fond d'une cave ou plutôt d'une arrière-boutique souterraine, asile insuffisant, cachette précaire, est réunie une famille juive, formant un groupe de désolation et d'épouvante. Les solides portes du caveau, malgré leurs verrous, leurs barres et leurs serrures, ont crevé sous la pression extérieure, et leurs battants jetés hors des gonds se renversent sur les marches de l'escalier. Un flot de lumière pénètre dans la retraite mystérieuse et en trahit tous les secrets. La puissance spirituelle et la puissance temporelle apparaissent au sommet des degrés avec un éclat fulgurant ; la croix et le glaive brillent au milieu de la clarté soudaine aux yeux éblouis des pauvres juifs, forcés dans leur dernier repaire. Parmi l'escouade tumultueuse des soldats, la procession des moines s'avance doucereusement impassible, tranquillement fanatique, implacable comme un dogme. Le justicier, le seigneur, le baron féodal a prêté à l'Église la force matérielle dont il dispose, il a livré les corps ; l'inquisition va prendre les âmes. Il est là hautain et superbe dans son pourpoint roide comme une cuirasse, personnification sai-

ssante du moyen âge. Le moine, face large et carrée, en dépit d'un embonpoint à la frère Jean des Entommeures, a un caractère de puissance, irrésistible, et porte comme un diadème la couronne de sa tonsure : on sent qu'il représente une grande chose. Derrière lui un plat masque de bedeau, écrasé par le poing de la trivialité, se penche et regarde d'un gros œil plein de haine et de curiosité bêtes la frêle couvée humaine surprise au nid, et palpitante comme la colombe sous la serre de l'autour. Cet homme, sans être beaucoup plus méchant qu'un autre, ne manquera pas d'aller à l'auto-da-fé, et cela le fera rire beaucoup de voir la chair grillée se racornir dans la flamme. Mais la figure véritablement effrayante du tableau, et qui en concentre l'idée, c'est un spectre monacal, un froc à plis de suaire, une cagoule engloutissant comme la gueule d'une guivre gothique une tête macérée, décharnée, livide malgré l'ombre qui la baigne, et aussi terrible que celle du moine dans le *Saint Basile* d'Herrera le Vieux. Une lumière pareille au luisant d'un bec d'épervier accuse son nez osseux et mince. Des phosphorescences fauves étoilent vaguement au fond de la capuce, indiquant les yeux où la vie de cette face morte s'est réfugiée ; de

cette vivante tête de mort recouverte d'une peau, où bouillonnent froidement tant de chaudes passions, part la pensée unitaire qui dirige tout.

Le père de famille, juif majestueux, dont les grands traits orientaux rappellent les prophètes bibliques, voyant tout espoir perdu, s'est redressé de toute sa hauteur; il ne s'abaisse pas à des mensonges inutiles, et sa simarre entr'ouverte laisse voir sur son cœur les phylactères où sont écrits en lettres hébraïques les versets du Vieux Testament et les sentences du Talmud. Il confessa sa foi, l'antique foi d'Abraham et de Jacob, et, martyr sans auréole, il mourra ignominieusement pour Jéhovah, qui est pourtant aussi le Dieu de ses persécuteurs. Sa femme, belle jadis comme Rachel, mais dont les terreurs et les chagrins ont flétri sans les enlaidir les nobles traits, se renverse en joignant les mains et en fermant les yeux, comme pour ne pas voir l'effroyable réalité; sur ses genoux repose son petit-fils, endormi au milieu de ce tumulte du paisible sommeil de l'enfance, un nourrisson beau comme l'enfant Jésus dans sa crèche. La jeune mère, d'une beauté céleste, s'est affaissée presque évanouie, les cheveux épars, la tête flottant sur sa poitrine, les bras inertes, sans force, sans pensée,

sans volonté, folle d'épouvante. Son pur type hébraïque réalise tout ce qu'a pu faire rêver la Rebecca d'*Ivanhoë*.

Sur le devant, dans une pose du raccourci le plus audacieux, a roulé un jeune garçon foudroyé de peur. Un peu en arrière rampe l'aïeul, en qui sont concentrés tous les instincts sordides de la race; il tâche de protéger de ses vieilles mains tremblantes et de son corps voûté les vases d'argent et d'or qu'Israël n'oublie jamais d'emporter d'Égypte; en ce moment suprême, il ne songe qu'à une chose, « sauver la caisse! »

L'exécution de ce dessin est à la fois large et finie; l'estompe et le crayon sont les moyens employés. A des blancs lumineux, argentins, s'opposent des noirs veloutés comme ceux des belles gravures anglaises. *Les Juifs martyrs* seront une magnifique estampe, et telle est, sauf erreur, leur destination.

Si Meissonier pratiquait l'aquarelle, il ne s'y prendrait pas autrement que Zichy. Nous avons vu de lui un lansquenet filant, après boire, sa longue moustache grise près d'une table, où il a déposé son casque à côté d'un pot de bière et d'un vidrecome. Cela couvrirait bien une tabatière de celles que portait Frédéric le Grand; mais ne

croyez pas au fini pointillé et patient de la miniature : tout est indiqué par touches, par méplats, avec une aisance et une fermeté rares. La main qui tortille la moustache est un chef-d'œuvre ; les phalanges, les osselets, les ongles, les nerfs, les veines, jusqu'à la peau rugueuse et bâlée du soldat, on y retrouve tout. La cuirasse fait illusion avec ses reflets métalliques, et sur le buffle, flétri par un long usage, le frottement du fer a laissé sa trace bleuâtre. Dans les yeux du soudard, gros à peine comme la tête d'une épingle, le point lumineux, la pupille, l'iris de la prunelle, se discernent aisément ; aucun détail de sa trogne enluminée par le soleil et par le vin n'est omis ou sacrifié. Son masque microscopique a le relief et la puissance d'une peinture à l'huile de grandeur naturelle, et en le regardant quelques minutes on sait son caractère par cœur. Il est brutal et bon enfant avec une pointe de ruse, fort ivrogne et grand maraudeur. Il a tué quelques ennemis sans doute, mais quel Achille de poulailler, et que de fois sa rapière s'est changée en broche !

Personne ne ressemble moins à Meissonier qu'Eugène Lami : Zichy les reproduit également bien tous les deux, et ce qu'il y a de singulier,

c'est qu'il n'a jamais rien vu de ces deux artistes si différents l'un de l'autre. La souplesse de son talent et les convenances du sujet lui font seules trouver ces manières diverses. Les esquisses des aquarelles représentant les scènes du couronnement sont des merveilles d'esprit, de grâce et d'élégance aristocratiques. Jamais peintre de *high life* n'a rendu avec plus de brillant, de richesse et de pompe, les cortèges, les cérémonies et les représentations de gala ; le pinceau de l'artiste pétille quand il exprime l'étincelant et joyeux tumulte des fêtes ; il prend du style quand il faut peindre l'intérieur des églises byzantines aux mosaïques d'or, aux courtines de velours, sur lesquelles se détachent comme des icônes des têtes augustes et sacrées.

Le croquis de la représentation officielle au théâtre de Moscou est une des impossibilités les plus adroitement escamotées qu'on puisse voir ; le point de perspective est pris du balcon ; et les lignes courbes des galeries s'étagent chargées de femmes étoilées de diamants, de hauts personnages plaqués d'ordres et de croix ; des points de gouache blancs et jaunes piquent les teintes plates du lavis, et font une scintillation d'or et de pierrieres à éblouir les yeux. Quelques traits précisent

à ne jamais s'y méprendre les ressemblances historiques ou officielles, et toutes ces beautés et ces magnificences nagent dans une atmosphère dorée, diamantée, ardente; l'atmosphère des illuminations *a giorno*, si difficile à rendre avec les moyens de la peinture.

Maintenant, pour compléter l'évolution, nous allons vous montrer Zichy émule des Grant, des Landseer, des Jadin, des Alfred de Dreux et autres illustrations de la peinture cynégétique. Notre artiste a fait pour un magnifique livre de chasse, offert à l'empereur de Russie, des encadrements historiés du goût le plus exquis. Chaque page offre un espace où l'on inscrit le nombre des pièces tuées, espace disposé de façon à laisser libre une ample marge. Sur chacune de ces marges l'artiste a dessiné une chasse diverse, surmontant de la manière la plus ingénieuse la difficulté que lui présentait le cadre. Il y a la chasse à l'ours, au lynx, à l'élan, au loup, au lièvre, au coq de bruyère, à la gelinote, à la grive, à la bécassine, toutes avec leur équipage spécial et le paysage qui leur sert de fond habituel : c'est tantôt un effet de neige, tantôt un effet de brouillard, une aurore ou un crépuscule, un fourré ou des bruyères, selon les retraites et les mœurs de

l'animal. Les fauves et les bêtes de poil et de plume, les chevaux de sang, les chiens de race, les fusils, les couteaux, les poires à poudre, les épieux, les rets et tous les engins de chasse sont touchés avec une finesse, une vérité et une exactitude incroyables, dans un ton léger qui ne dépasse pas la gamme claire de l'ornement, et s'harmonise avec les teintes argentées, rousses ou bleuâtres du paysage. Chaque chasse est conduite par un haut fonctionnaire, par un seigneur, dont la tête grande comme l'ongle est un délicieux portrait en miniature. L'album se termine par un trait d'esprit du meilleur goût. Parmi tous ces Nemrods, grands chasseurs devant Dieu, devait se trouver le comte A., qui ne chasse pas. Zichy l'a représenté descendant les marches de l'escalier du palais, et venant au-devant de l'empereur, qui rentre avec la chasse. Il figure ainsi dans l'album cynégétique sans mentir à la vérité.

Nous nous arrêtons, car il faut en finir. Mais nous n'avons pas tout dit; le livre de chasse seul, qui contient quinze ou vingt feuilles, demanderait un article, et voilà que nous nous apercevons que nous n'avons rien dit des sorcières sur le bûcher d'Omphale, coiffée de la peau de lion et dans la pose de l'Hercule Farnèse, charmant symbole de

la grâce se moquant de la force; mais Zichy comme Gustave Doré est un monstre de génie, un *portentum*, pour nous servir de l'expression latine, un cratère toujours en éruption de talent. Notre article est déjà incomplet; mais nous avons écrit assez pour faire comprendre que Zichy est une des plus étonnantes individualités que nous ayons rencontrées depuis 1830, cette époque climatérique de l'art.

XV

SAINT-ISAAC

Quand le voyageur, entré dans le golfe de Finlande, approche de Saint-Pétersbourg, ce qui d'abord préoccupe son regard, c'est le dôme de Saint-Isaac, posé sur la silhouette de la ville comme une mitre d'or. Si le ciel est pur et qu'un rayon en descende, l'effet devient magique : cette impression première est juste et l'on doit s'y abandonner. L'église de Saint-Isaac brille au premier rang parmi les édifices religieux qui ornent la capitale de toutes les Russies. De construction moderne, récemment inaugurée, elle peut être considérée comme le suprême effort de l'architecture actuelle. Peu de temples ont vu s'écouler moins de temps entre la pose de leur pierre de fondation et celle de leur pierre de cou-